Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 12

Buchbesprechung: Le Haut-Pré

Autor: Brodard, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dessiccation. — On charge ce paquet d'une planche sur laquelle on met des livres ou des pierres. Laisser sous presse une, deux nuits, en ayant soin de changer chaque jour de papier.

Mise en herbier. — Fixer la plante à l'aide de bandes de papier gommé ou simplement à l'aide de la colle de bureau.

Inscrire au-dessous le nom, la date, le lieu, les circonstances intéressantes de sa découverte, les particularités, les usages.

Ces renseignements sont d'emblée compris des élèves et appliqués dès la première demi-heure. L'émulation aidant, la plupart des écoliers arrivent à constituer d'admirables herbiers qu'ils se font un point d'honneur de maintenir constamment à jour.

Mais à quoi bon tout ce travail ? Pourquoi ne pas se contenter de la leçon d'observation et du résumé traditionnel ? Essayez. En procédant ainsi, vous ne récolterez pas les fruits que vous êtes en droit d'obtenir. Les revisions, dont personne ne conteste l'utilité, ne seront pas possibles, étant donné que la plupart des fleurs ont une durée éphémère.

Cette collection de plantes permet en toutes saisons d'étudier et de revoir chaque espèce, donne plus de goût aux recherches et facilite le travail personnel. L'étude de chaque fleur, que l'élève peut contempler à loisir dans son herbier, offre matière à de nombreux exercices d'expression verbale (lecture, poésie, compte rendu), de rédaction, de dessin, de chant.

Imaginez, maintenant, la fierté du gosse qui, en présence de ses parents ou de quelques connaissances, feuillette l'herbier qu'il a confectionné lui-même et dont la riche collection de fleurs est le fruit de ses laborieuses recherches.

A parcourir en raccourci, il est vrai, ce « livre de la nature », il goûtera à nouveau le charme des promenades ensoleillées des belles saisons ; il éprouvera un plaisir extrême à redécouvrir « ses richesses » et, par-dessus tout, il aura la fierté, la satisfaction bien légitime, d'avoir accompli, sous l'œil discret du maître, un travail patient, personnel, source de joie profonde. M. Ducarroz.

LE HAUT-PRÉ *

Nous y voici. Il a fallu monter longtemps pour l'atteindre, ce Haut-Pré, vieille demeure bâtie sur sa terre écartée à la façon des anciennes fermes burgondes. Certains villages de Basse-Gruyère réservent cette surprise aux étrangers de trouver, à la sortie d'un bois, alors que depuis une demi-heure le village s'est tassé au fond de la vallée, un beau morceau de terre et sa ferme dont les fenêtres rient au soleil. Tel est le Haut-Pré, inaccessible aux poids lourds, aux asthmatiques et aux porteurs de fines chaussures. Nous y sommes arrivés tout

* Un roman de 239 pages, aux éditions Victor Attinger, Neuchâtel et Paris.

de même, après avoir longé quelque temps le torrent du Graoboz. « Le chemin, vaseux par endroits, à d'autres caillouteux, côtoyait le lit du cours d'eau, tantôt à droite, tantôt à gauche, le traversant à deux reprises sur des passerelles de bois ronds posés sur des poutres... »

Et puis, au sortir du bois, c'est le Haut-Pré « antique maison de paysans tapie au bas d'une pente raide, sur les flancs de la Berra ». C'est le type de ces fermes d'un autre âge et que l'on rencontre encore parfois. Les touristes montant à la Berra en admirent les archaïques formes, la façade brunie, l'auvent cintré, le pignon à pans coupés, le balcon ajouré, les petites fenêtres rapprochées, le tas de bois soigneusement rangé le long de la paroi et orné tout l'été d'une profusion de fleurs jaunes et rouges.

C'est dans ce pays et dans cette ferme du Haut-Pré que se joue le drame dont Hubert Gremaud nous invite à être les témoins. La genèse en est très simple, c'est un fait coutumier : le gros paysan qui a « de quoi » ne veut pas donner son fils à une ouvrière dont le grand tort est de n'avoir que ses bras pour travailler et ses yeux pour pleurer ; mais pour Jacques Charrière, maître de céans, ce défaut est capital et ne peut être compensé par aucune qualité. Ce serait une mésalliance, « car il ne pouvait admettre une attirance possible en son Jean, son beau gars actif et vaillant, et cette pauvre fille qui allait en journée pour gagner son pain et celui de la veuve, sa mère. Jacques ne pouvait admettre cela, tant cela lui paraissait impossible ». Les paysans souvent sourient d'un noble qui ne veut pas d'un roturier pour gendre, sans se douter qu'eux-mêmes pratiquent largement cette hiérarchie des classes. Le père était très fier de ses deux fils qui avaient hérité de toutes les qualités des Charrière, ils en avaient, hélas ! hérité aussi les défauts. Le père, orgueilleux et violent, ne veut pas ; le fils, non moins orgueilleux et non moins violent, veut quand même ; dispute, éclats et la conclusion logique : le fils s'en va, délaissant la terre natale et la maison familiale, aigri contre un père dont la dureté le révolte. C'est une histoire de tous les jours.

Sur ce premier drame en est greffé un second plus intime, plus émouvant et non moins vrai que le premier : le fils s'en va, désertant la maison où reste un père fort mécontent. Et qui souffre des deux côtés à la fois ? c'est la maman et ce sont les sœurs qui se rongent de chagrin et d'inquiétude pour l'enfant en allé et sur lesquelles le père déverse la bile de sa mauvaise humeur. C'est bien souvent le destin des mamans de nos campagnes ; il faut dire que Gremaud a vu très juste de ce côté-là ; le sort de la maman du Haut-Pré et de Lucie (jusqu'à un certain point) est bien fréquent dans nos villages. C'est grâce à ces mamans et à ces sœurs que les difficultés finissent pourtant par s'aplanir. C'est le cas pour les habitants du Haut-Pré. Lucie a brisé son avenir et le rêve de sa vie pour obéir à son père. Elle ne s'en plaint à personne et trouve encore la force de consoler son frère, sa mère, Louise Gaillard, et d'essayer d'amadouer son père et sa belle-sœur trop irascible. C'est elle encore qui trouve naturel d'offrir sa vie pour sauver celle de son frère, sacrifice que Dieu agrée, puisque Jean guérit presque miraculeusement de la grippe, à Berne, tandis que les soins les plus affectueux de Louise ne peuvent sauver Lucie qui meurt au Haut-Pré quelque temps après.

Voilà en résumé le contenu de ce roman, essentiellement fribourgeois par le décor, par la trame et par le caractère des personnages qui nous sont si familiers que nous les croyons connaître tous. Les Jacques Charrière existent encore en grand nombre chez nous, si les Lucies sont peut-être, hélas, en dimi-

nution. Qui ne connaît un de ces vieux paysans, travailleur enragé, rivé à sa terre, âpre au gain, qui ne pense qu'à agrandir son domaine, et chez lequel l'amour des écus est devenu la seule religion qui vaille quelque chose. Dur pour lui-même, il l'est pour les autres ; ainsi le vieux Charrière : « Le christianisme ne tempérait pas l'âpreté de sa nature. Avait-il gardé, au plus intime de son être, quelque vestige de foi ? Lui-même n'aurait pu le dire et sûrement n'aurait pas voulu l'avouer. Il s'attachait à donner l'impression du contraire. Il s'affichait aux yeux de tous obstinément hostile à toute idée religieuse. Depuis très longtemps il ne posait plus les pieds à l'église. S'agissait-il, dans une assemblée, de voter une dépense au profit du culte paroissial, il s'y opposait avec véhémence. Pour lui, tout argent, tout temps, tout effort, consacrés au service de Dieu, étaient considérés comme perdus. Seuls, à ses yeux, comptaient les intérêts matériels et tangibles. » Comme au Haut-Pré encore, l'exemple du papa entraîne les fils et quand ils s'en veulent, ces gens-là s'en veulent longtemps. Combien en voit-on, dans nos villages, de ces rancunes qui durent des années et qui ne s'apaisent que grâce à la force de persuasion des bons Pères Capucins venus prêcher la mission, dix ans après la petite chicane. Parfois même la mission ne suffit pas et l'on traîne le boulet jusqu'à la mort. Le vieux Charrière ne va pas jusque-là, il est vrai que l'exemple est assez grand pour le ramener à de plus chrétiens sentiments.

La maman Charrière du Haut-Pré ne s'aperçoit guère au premier plan du roman, elle n'est pas souvent devant la maison ou sur le pas de sa porte ; il faut pénétrer jusqu'à la cuisine, cette cuisine sombre où l'on ne voit rien en entrant parce que tout est noir là-dedans et que seules la « *borne* » et une petite fenêtre prodiguent une lumière parcimonieuse. C'est son domaine, c'est là que Lucie vient la consoler, c'est là que Jean vient avant de partir, car il sait bien qu'il y trouvera sa maman, pleurant derrière la table ; c'est à peine si on la voit pleurer, il fait si sombre... Elle ne sait qu'embrasser son grand qui s'en va, et prend pour lui, derrière les tasses, tout l'argent qu'elle possède ; c'est l'argent des œufs : « Prends-le. Je voudrais bien pouvoir te donner plus... Il regardait sa mère. Il remarquait mieux, sur le pauvre visage attristé qu'elle levait vers lui, les signes de la vieillesse : cette maigreur récente qui faisait saillir les os de la face, ces rides qui plissaient le front sous les cheveux grisonnants, la peau brune et flasque du cou décharné, et la pauvre taille qui lui parut soudain plus voûtée qu'à l'ordinaire. Il se reprocha de ne pas avoir témoigné à sa mère assez d'affection. Mais elle faisait si peu de bruit, elle tenait si peu de place dans la maison, qu'il avait pu passer tant d'années, jour après jour, auprès d'elle, sans lui donner beaucoup d'attention. Maintenant il comprenait tout à coup ce qu'était la vie de cette femme, combien morne et terne elle avait été et combien elle serait plus morne encore désormais. »

Je crois que personne ne me contredira si je dis que c'est le fidèle tableau de ce qui se passe trop souvent chez nous. Gremaud l'a très bien vu ; il serait à souhaiter que son livre fût lu de tous ceux qui ignorent le dévouement et l'abnégation qu'ils côtoient tous les jours. A ce point de vue le *Haut-Pré* est une bonne action. Je pense bien que tous les instituteurs du canton ont lu ce roman, sinon, qu'ils se hâtent de le faire. C'est d'abord un acte de solidarité à l'égard de notre collègue et un encouragement à lui donner. Mais surtout ce sont de beaux moments que les lecteurs passeront là-haut, au Haut-Pré, ou des moments d'indignation contre ce papa trop dur pour sa fille ou son fils. Tous y retrouveront un peu de leur village, les anciens des souvenirs de mobi-

lisation, les jeunes se verront dansant à la bénichon, allant peut-être un soir veiller aux Vernes ou ailleurs. C'est toute la vie de notre pays de Fribourg, ses beaux et ses vilains côtés, ses travaux et ses coutumes, ses hivers et ses étés, et la rudesse de ses paysans et la piété de ses femmes qui défileront devant eux. Roman passionnant qui les entraînera à travers toutes ses péripéties sans leur laisser reprendre haleine. La lecture du *Haut-Pré* est une délectation et je suis très reconnaissant à Hubert Gremaud de m'avoir procuré ce plaisir.

Un mot encore au sujet du langage des personnages. Il est hors de doute que leur langue maternelle est le patois, pour les hommes du moins ; les femmes se serviront peut-être de ce français patoisé dont le *Haut-Pré* est parsemé. Fallait-il adopter ces tournures et les employer sans autre dans le texte ? Pour mon compte, je ne le crois pas. Le roman aurait gagné à voir les « il me faudra loin — ils se vendent rien cher — tu fais rien que de lire, etc. » remplacés par des tournures plus aisées. A certains endroits, Jacques Charrière, sa femme, ses fils emploient un langage absolument correct et qui ne choque pas, même dans la bouche de ces paysans. Il fallait employer délibérément le patois ou alors un français correct, mais pas cette mixture qui n'est ni l'un ni l'autre. Il eût mieux valu corriger les défauts de langage des personnages que de se laisser gagner par eux. Ces remarques ont d'ailleurs déjà été faites, je n'ai pas à insister.

Il n'en reste pas moins que le *Haut-Pré* est un livre très intéressant. D'un extérieur très avenant, cet ouvrage fera les délices de tous ceux qui voudront bien pénétrer dans cette ferme du Haut-Pré et observer ce qui s'y passe.

A. Brodard.

BIBLIOGRAPHIE

Karl Adam, professeur à l'Université de Tubingue. — *Le Christ et son Message devant nos Contemporains.* Traduit de l'allemand par E. Ricard, directeur du Séminaire Saint-Sulpice d'Issy. — Un volume in-16 Jésus, 80 p. Prix 6 fr. français. Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris (6me).

La grande préoccupation du professeur de Tubingue est de faire apparaître le christianisme tel qu'il est, dégagé de toutes les additions ou déformations humaines inévitables. Par là, il fait l'apologétique la plus efficace. C'est ce qui explique le succès sans cesse croissant de ses précédents ouvrages.

Dans ce nouveau petit livre, il place le *Christ et son message* en présence des tendances et des idées contemporaines. Sans prétendre exposer l'ensemble de la doctrine chrétienne, il veut faire sentir aux esprits contemporains que le christianisme, non seulement ne s'oppose en rien à leurs légitimes aspirations, mais que, seul, il leur donne pleine satisfaction.

* * *

Elsa Nerina Baragiola. — *Da San Francesco al Carducci.* — Liriche scelte per uso scolastico. Raccolta di Letture italiane ; nº 7. — Ed. Orell Füssli, Zurich ; 1936 ; 64 pages ; 1 fr. 40

Recueil de poèmes heureusement choisis. Format très commode. Prix modique. Toutes qualités qui assurent à ce petit volume de nombreux lecteurs parmi les amateurs de littérature italienne.